

Charles Juliet

Au pays du long nuage blanc

Journal

Wellington, août 2003 – janvier 2004



Au pays du long nuage blanc

ŒUVRES DE CHARLES JULIET

Chez le même éditeur

L'Année de l'éveil, *récit* (Grand Prix des Lectrices de *Elle*, 1989)

L'Inattendu, *récit*

Ce pays du silence, *poèmes*

Dans la lumière des saisons, *lettres*

Carnets de Saorge

Affûts, *poèmes*

Lambeaux, *récit*

À voix basse, *poèmes*

Rencontres avec Bram Van Velde

Rencontres avec Samuel Beckett

Fouilles, *poèmes*

Écarte la nuit, *théâtre*

Attente en automne, *nouvelles*

Un lourd destin, *théâtre*

L'Incessant, *théâtre*

Ténèbres en terre froide – Journal I

Traversée de nuit – Journal II

Lueur après labour – Journal III

Accueils – Journal IV

L'Autre Faim – Journal V

*Les livres de Charles Juliet parus chez d'autres éditeurs
sont répertoriés en fin de volume.*

Charles Juliet

Au pays
du long nuage blanc

Journal

Wellington Août 2003 – janvier 2004

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005

ISBN : 2-84682-058-9

www.pol-editeur.fr

Ce serait au IX^e siècle que des Maoris, venant de Polynésie, auraient découvert une des deux îles qui, neuf siècles plus tard, allaient recevoir le nom de Nouvelle-Zélande. Selon la légende, alors qu'ils étaient de retour dans leur lieu d'origine, ils auraient parlé de cette île en disant : Au *pays du long nuage blanc*.

9 août 2003

Hier matin, à Auckland, après vingt-quatre heures de vol et un voyage qui, au total – depuis le départ de la maison, et avec l’attente à l’aéroport, les escales de Francfort, Singapour et Auckland – dure presque deux jours, c’était bon de pouvoir respirer à l’air libre, alors qu’il faisait un beau soleil et une température printanière. Voyage fatigant, et fatigue accrue par le décalage horaire. Après quatre heures d’attente, nous avons pris l’avion pour Wellington où il s’est posé une heure plus tard. Nous attendaient là M. et Mme Polonceaux, ainsi que Dame Fiona Kidman, écrivain et membre du Randell Writers Trust. Bien évidemment, ce nous fut un grand plaisir d’être ainsi chaleureusement accueillis.

Cet après-midi, Jean-Marc Philippeau nous a fait visiter la ville. Sommes montés en haut du Jardin Botanique d'où on a une belle vue sur la ville et la vaste baie ceinturée de collines et de montagnes. Puis nous avons déambulé dans le centre. Il était plus de quatre heures, et c'était samedi. Magasins fermés, rues presque désertes. Aucune unité dans les façades, couleurs, matériaux, formes, hauteurs des maisons, des tours et des buildings. Mais si une unité existait, serait-ce préférable? En fin d'après-midi, il nous a conduits en haut du Mont Victoria, une colline qui s'achève par un cap et fait face à la ville. La vaste baie. La mer d'un bleu noir. Les lumières qui un peu partout commençaient à luire. La ville qui m'apparaissait comme une ville américaine, avec son haut mur de buildings. Ce n'était là qu'une première et rapide prise de contact. Je suis impatient de mieux la découvrir.

10 août

Quand on arrive en Nouvelle-Zélande, on se sent forcément loin de chez soi. Aussi, en ce dimanche qui était le second jour de notre présence ici, c'était grandement bon de déjeuner chez M. et Mme Polonceaux et de se trouver entourés d'amitié. Cela aidait les transplantés que nous sommes à

ne pas se sentir trop « dévariés » (mot appris dans les Cévennes, et qui devrait être intégré à la langue française. Être dévarié, c'est n'être pas dans son assiette quand on descend d'un train ou d'un avion après un long voyage).

11 août

Il faut environ une dizaine de jours, m'a-t-on dit, pour se remettre des fatigues du voyage et des effets du décalage horaire. Nous avons franchi cette énorme distance en peu de temps, et je me demande dans quel état devaient se trouver les pionniers – la plupart Anglais, Écossais et Irlandais – qui, au XIX^e siècle, débarquaient ici après des cinq ou six mois d'une traversée sur des bateaux où les conditions de vie étaient des plus rudes. Ils n'avaient pas le temps de récupérer de leurs fatigues, voire parfois de leur épuisement. À peine étaient-ils arrivés qu'il leur fallait s'activer et se mettre au travail.

Penser à eux – ou aussi bien à ce que m'ont raconté mes frères de leur éprouvante traversée Amsterdam-Québec lorsqu'ils étaient partis s'établir au Canada – c'est mieux mesurer tout ce dont nous bénéficions, nous, voyageurs de l'ère moderne qui franchissons des milliers de kilomètres en quelques heures.

13 août

Notre cottage est situé dans un quartier résidentiel où s'élèvent de belles maisons tout en bois, peintes de couleurs claires. Avec de grandes baies, et ce qui surprend, aucune protection, aucun volet.

On accède au cottage par une rue très en pente. Vingt mètres plus haut, elle bute contre une colline escarpée, couverte d'arbustes, puis de pins, et elle s'achève en impasse.

Le cottage porte une plaque indiquant qu'il a été construit en 1867. Il est une des plus vieilles demeures de la ville. Comme tel, il est classé, ce que signale une autre plaque de cuivre fixée près du portillon. Dans ce pays qui est un pays neuf, tout ce qui appartient au passé est préservé et considéré avec respect.

Ce cottage de modeste dimension n'a qu'un niveau. Il comporte un couloir, une cuisine, deux chambres, une salle de bains, une petite salle à manger et un petit salon, ces deux pièces communiquant par une ouverture sans porte. En avancée sur la façade de la maison, le salon est éclairé par une porte vitrée donnant sur l'extérieur et par deux larges fenêtres à guillotine. J'ai installé mon bureau devant l'une d'elles.

Ce cottage, tout en bois, a été remis à neuf. Beaux parquets. Tapis et doubles rideaux. Plafonds

bas. Toutes les pièces sont mansardées, ce qui contribue à leur donner quelque chose d'intime. Mon adaptation ne posera pas de problème, car je me plais fort dans cette maison.

Une allée borde le cottage sur trois côtés, et autour s'étend un petit espace avec des fleurs et des arbustes. Cet espace est ceinturé du côté de la rue par une barrière, sur le second côté par le mur en planche de la maison en contrebas, et sur le troisième côté par une palissade.

L'unique trait de pinceau dont parle Shitao dans son traité. Je ne sais comment il faut comprendre ces mots, mais peu importe. Ils me font penser à cet *unique poème* qu'au début de mon parcours j'aurais voulu écrire, à l'exclusion de tout autre. Je savais bien que c'était là chose irréalisable. Il n'empêche que ce désir m'a longtemps poursuivi. D'ailleurs, il était accordé, dans sa finalité, à ce qu'exige tout poème – l'ellipse, le dépouillement, la concision. À l'extrême, il est certain qu'à force de réduction, j'aurais voulu façonner un noyau qui m'eût permis de comprimer ce que j'avais à dire en une sphère d'une haute densité. En poussant plus loin, peut-être aurais-je trouvé le mot qui eût transcendé tous les mots.

14 août

Wellington est située sur une ligne de fracture de la croûte terrestre. L'année dernière les sismographes auraient enregistré quelque cinquante-cinq mille secousses. Même si on ne les perçoit que rarement, on peut dire que la terre ne cesse de trembler. Que va-t-il se passer lorsque se produira un violent séisme ?

Visité ce matin la maison natale de Katherine Mansfield, d'ailleurs proche d'ici, avec un groupe de femmes dont les maris sont membres de différentes ambassades. Les parents de Katherine Mansfield ont quitté cette maison quand elle avait quatre ans. Après avoir fui la ville, ils y sont revenus, mais la maison qu'ils ont habitée et où Katherine a vécu a été rasée lorsque a été construite l'autoroute qui traverse la ville. Là où se trouvait leur dernière demeure s'élève maintenant la résidence de l'ambassadeur des États-Unis.

Ce que j'ai vu lors de cette visite m'a intéressé. Les meubles, les objets, les jouets, les photos, permettent de se représenter ce qu'ont pu être ses premières années. Pièces exigües. Milieu familial conventionnel et étouffant. On comprend que plus tard elle ait voulu s'échapper.

Ces jours, je me suis replongé dans ses lettres. Quelle femme attachante. Sa sensibilité, sa passion

pour la vie, pour l'écriture, pour la nature, les plantes, les fleurs. Sa solitude. Sa lutte contre la maladie. Ces instants d'horreur quand elle crachait le sang.

Il y a trois ou quatre ans, alors que j'étais loin d'imaginer qu'un jour je me rendrais dans son pays, j'avais rédigé un petit texte dans lequel je disais combien elle m'est chère. Une autre fois, je lui ai écrit une lettre. Après cette visite qui a fait remonter en moi l'amitié que je lui porte, il me semble que ces deux textes peuvent prendre place ici.

On noue avec certains écrivains des amitiés fortes. Des amitiés qui nous accompagnent pendant de nombreuses années, voire pendant toute notre existence. On les a découverts à un moment où l'on avait besoin d'entendre ce qu'ils pouvaient nous dire. Parfois, alors qu'on les lisait, certaines de leurs phrases se sont gravées en nous, et ces phrases nous servent d'appui, orientent notre réflexion, nous guident, alimentent notre vie intérieure... Ces hommes et ces femmes qu'on ne connaîtra jamais, puisque bien souvent ils ne sont plus de ce monde, on les aime tout autant que des êtres qui nous sont chers. Ils vivent en nous, dans notre part la plus intime, et il arrive fréquemment que nous nous entretenions avec eux. Pour moi, Katherine Mansfield est de ceux-là.

Ces citations qu'à l'époque j'avais prélevées dans quelques-unes de ses lettres :

. C'est seulement en étant fidèle à la vie que je puis être fidèle à l'art. Et fidélité à la vie signifie bonté, sincérité, simplicité, probité.

. Il n'y a pas de limite à la souffrance humaine.

. Je ne vois pas comment nous pouvons atteindre à la connaissance et à l'amour autrement que par la douleur.

. Je voudrais donner sans compter.

. On doit se soumettre. Ne résiste pas. Accueille-la (La souffrance). Laisse-toi submerger. Fais-en une part de ta vie. Tout ce que de la vie nous acceptons subit une transformation. C'est ainsi que la souffrance doit devenir de l'amour. Là est le mystère. Là est ce que je dois faire. Je dois passer de l'amour personnel à un amour plus grand. Je dois donner au tout de la vie ce que je donne à un seul.

. Pourquoi faut-il aimer? On ne sait, c'est un mystère. Mais l'amour est comme une lumière. Je ne puis avoir une vue nette des choses que dans ses rayons.

. On n'échappe pas à la splendeur de la vie.

Lettre à K.M.

C'est la nuit, et bien que tu sois épuisée, tu n'arrives pas à dormir. Hier tu as craché le sang et tu ne peux t'empêcher de penser à la mort. Tu es au-delà du désespoir, au-delà de l'épouvante. Tu sens ta fin proche et tu rassembles tes dernières forces pour ajouter encore quelques pages, peut-être une ou deux nouvelles à celles que tu as déjà enfantées. Ce besoin d'écrire qui s'exacerbe, il t'épuise en même temps qu'il renforce ton envie de vivre, ta détermination à faire face, à lutter jusqu'à ton dernier souffle.

Miracle des mots, de la littérature ! Tu as disparu il y a quelques décennies, mais les recueils de nouvelles et les volumes de correspondance que tu nous a laissés continuent à nous communiquer de la vie et à te maintenir présente parmi nous. Pourtant, morte à trente-quatre ans, tu n'as eu que bien peu de temps pour créer, et tes livres n'occupent qu'une place réduite sur un rayon de bibliothèque. Mais en écrivant, tu as eu le constant souci d'être vraie, et dans la mesure où les mots vrais portent en eux une inépuisable énergie, tu demeures pour ceux qui t'apprécient cette compagne près de laquelle ils aiment à revenir.

Lorsque je referme tel ou tel de tes livres après en avoir relu quelques pages, je te rejoins en cette heure

nocturne où tu ne peux trouver le sommeil. Ton corps amaigri. Ton visage émacié. Tes cernes. La gravité de ton regard. La toux caverneuse qui te secoue pendant de longues secondes et t'oblige à poser la plume. Cette tragédie, tu l'as vécue loin de ton père et de tes sœurs qui vivaient en Nouvelle-Zélande, loin de cet homme que tu aimais et qui résidait à Londres. À cette époque, on pensait que le climat du midi de la France convenait aux tuberculeux, et c'est ainsi que tu as passé tes dernières années à Menton, Bandol..., dans des pensions ou des maisons louées, soit dans une totale solitude. Toi qui étais encore jeune, qui aimais tant la vie, qui la savourais en la moindre de ses manifestations, par quelles terribles souffrances tu as dû passer au long de ces jours et de ces nuits où tu sentais que tes forces t'abandonnaient, que tu glissais inévitablement vers la fin.

Tes dernières semaines furent effroyables. Dans la pensée que tu trouverais là un recours, peut-être une ultime quoique improbable chance de guérison, tu avais rejoint près de Fontainebleau cette communauté réunie autour de Gurdjeff, un homme plus que douteux. Au lieu d'adoucir ton calvaire, ils t'ont fait vivre dans des conditions aberrantes, et ta mort en fut précipitée. Tout semblait s'être ligué pour que tu fusses soumise à une épreuve extrême, une épreuve qui te contraindrait à aller encore plus avant sur ce chemin qu'il te fallait gravir.

Lorsque après avoir décidé de quitter la Nouvelle-Zélande, ton pays natal, tu étais venue t'établir en Angleterre, tu avais traversé des années incertaines et chaotiques. Privée de ressources, obligée de te débattre dans un monde que tu découvrais et qui te jetait en plein désarroi, maîtrisant peut-être mal un excès de vitalité, tu avais vécu maintes douloureuses expériences. S'y étaient ajoutés deux deuils qui t'avaient profondément affectée : celui de ton jeune frère très aimé, disparu dès les premiers mois de la Grande Guerre, puis celui de ta mère, terrassée par une attaque que rien ne laissait prévoir. Ensuite, atteinte de tuberculose, tu avais dû t'exiler en France et le besoin d'écrire s'était fait plus impérieux. Sous l'effet de ces différentes circonstances, celle que tu allais devenir n'aurait que peu en commun avec celle que tu avais été. Cette souffrance qui travaillait ta pâte, elle t'a érodée, affûtée, épurée, de sorte que mois après mois, année après année, approfondissant tes racines, tu t'es lentement transformée. Dans tes lettres, tes notes de *Journal*, on te voit te centrer, grandir, rayonner une lumière toujours plus intense. Tu vivais très exactement ce que tu as écrit : *La souffrance doit devenir de l'amour.*

15 août

Les Néo-Zélandais auraient-ils des gènes différents de ceux du reste de l'humanité? Je serais tenté de le croire. Ici, quand l'hiver se manifeste avec de la pluie et des rafales de vent, on ne saurait prétendre qu'il fasse bien chaud. Or dans les rues, on ne voit ni imperméables ni manteaux. On a même la surprise de croiser des hommes jambes nues, des jeunes filles en minijupes, épaules dénudées, nombril à l'air. Cela me laisse pantois. Autre particularité : il n'est pas rare de voir des gens marcher pieds nus dans la rue.

Avec Elsa au Te Papa, ce très beau musée, construit sur le front de mer et inauguré en 1998. Architecture futuriste, de vastes espaces, et des sculptures de grande dimension – un long bateau sculpté, une maison ornée de nombreux motifs – réalisations maories qui sont de véritables bijoux. Je n'étais pas capable d'accueillir ce que je voyais. Mon espace intérieur n'a pas encore retrouvé son calme.

Samedi 16 août

Je me souviens toujours de ce 16 août 1973 qui avait marqué pour moi la fin d'une sombre époque. Ce jour-là, j'avais reçu les épreuves de *Fragments*,

Achévé d'imprimer en janvier 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1891
N° d'imprimeur : 05XXX
Dépôt légal : février 2005
Imprimé en France



Charles Juliet
**Au pays du
long nuage blanc**

Cette édition électronique du livre
Au pays du long nuage blanc de Charles Juliet
a été réalisée le 10 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en janvier 2005 (ISBN : 9782846820585)
Code Sodis : N44636 - ISBN : 9782818005750